

# Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

Autor(en): **Rossat, Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **17 (1913)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-111524>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

### XVIII. lõ byõ-l-õjē.<sup>236</sup>)

### L'oiseau bleu.

(Patois de Miécourt.)

1. ẽ y' ẽvẽ ẽn fwã ĩ pũer ãn kə  
fzẽ dẽ djõl, ĩ mẽtĩə kə lẽxẽ sõn-ãn  
mõřĩ d' fẽ dẽ sĩ tã ĩ.

ẽ rvəñẽ d' lẽ fwār d' põrẽtrũ.  
(sõsĩ s'ã ẽn fõl vrẽ: mẽ mĩmĩ, kə m'  
l'ẽ rẽkõtẽ, ãn-ẽtẽ xũr.) mẽ ẽ n'ẽvẽ  
rã vãdũ.

ẽ vñẽ sə rpõzẽ dẽ lõ ptxũ d' lẽ  
mõxnĩər, lẽvũ ã dyẽ k' lẽ djnãtx ẽvĩ  
yõť sẽbẽ ẽ yĩ fzĩ yõ bõñã.

ẽ pũərẽ ẽ pœ ẽ s' lãmãtẽ.

2. vwãli tõ dĩ kõ k'ẽ yĩ vñẽ ĩ  
vẽyø ãn k' yĩ dyẽ:

— bõť ĩn- õjẽ dẽ tẽ djõl! tə l'  
vœ bĩ vãdr.

— ĩ n'ãn-ẽ p' ẽ pœ ĩ n'ã sẽřõ  
ẽtrẽpẽ!

— ẽtã ĩ põ!

l' veyø ãn xõtrẽ: ĩ bẽ byõ-l-õjẽ  
ẽbõrdẽ; ẽ l'ẽtrẽp ẽ pœ l' bõťẽ dẽ lẽ  
djõl dĩ pũer mälẽyərũ, ã yĩ dyẽ:

— txẽ t' ẽřẽ fãt d' ãtxə, t' n'ẽřẽ  
rã k'ẽ dĩr: « õjẽ byõ<sup>238</sup>), fẽ tõ sẽrvĩs! »

1. Il y avait une fois un pauvre  
homme qui faisait des cages, un mé-  
tier qui laissait son homme mourir  
de faim dans ce temps-là.

Il revenait de la foire de Porren-  
truy. (Ceci c'est une fôle vraie; ma  
grand'mère, qui me l'a racontée, en  
était sûre.) Mais il n'avait rien vendu.

Il vint se reposer dans le trou  
de la Môchnire, là où on disait que  
les sorcières avaient leur sabbat et y  
faisaient leurs beignets.

Il pleurait et puis il se lamentait.

2. Voici tout d'un coup qu'il y  
vint un vieil homme qui lui dit:

— Mets un oiseau dans ta cage!  
Tu le veux bien vendre.

— Je n'en ai pas et puis je n'en  
saurais attraper!

— Attends un peu!

Le vieil homme siffla; un bel  
oiseau bleu aborda; il l'attrape et  
puis le mit dans la cage du pauvre  
malheureux en lui disant:

— Quand tu auras besoin de quel-  
que chose, tu n'auras rien qu'à dire:

<sup>236</sup>) Cet *l* épenthétique s'explique par l'analogie avec *ĩ bẽl-õjẽ* = *un bel oiseau*, d'où le patois a formé: *ĩ gro-l-õjẽ* (litt. un *gros-l-oiseau*), *ĩ ptẽ-l-õjẽ*, *ĩ byõ-l-õjẽ*, etc. — <sup>237</sup>) Près de Miécourt, il y a le *bõ d'lẽ mõxnĩər* = *le bois de la Môchenire*. — <sup>238</sup>) Cette forme *õjẽ byõ* est française. Dans nos fôles, qui sont en général traduites du français, tous les vocatifs ou interjections conservent leur forme originale, et parfois ne sont même pas traduites en patois (Cf. *Jean de l'Ours* N° VII, 14).

mē tχē ě t'ĕrĕ sĕrvĭ tŏ sŏ k' tō vŏrĕ,  
tō n'rĕbyerĕ djmĕ d' yĭ dir: « sĕt  
ĕspŏtĭ<sup>239</sup>) ĭ t' rmĕxiĕ! »

3. tŏt-ĕxtŏ, lŏ pŭar ān k' ĕvĕ fĕ,  
dyĕ: « byŏ-l-ŏjĕ, fĕ tŏ sĕrvĭs! »

xtŏ dĭ, xtŏ ĕn tāl txĕrdjĭō fĕ dvĕ  
lŭ. tχē ĕl ă mĕdjĭō l' bŭlĭ, ĕ dyĕ:  
« mĕrsĭ, sĕt-ĕspŏtĭ! » ĕprĕ lŏ rŏtĭ: « ŏ!  
mĕrsĭ bĭ, sĕt-ĕspŏtĭ! » ĕprĕ lŏ dĕsĕr:  
« ŏ! mĭl kŏ mĕrsĭ, sĕt-ĕspŏtĭ! »

4. ĕprĕ d'sŏlĭ nŏtr ān s' bŏtĕ ā  
rŭt pŏ lĕ fwār dā dlĕmŏ.

tχē ĕ fĕ ĕrĭvĕ ĕ bŏrñŏ, ĕ trŏvĕ  
tŏ lŏ vlĕdjŏ sĕ dŏ dxŭ<sup>240</sup>): lĕ djĕ  
rĭtĭ, vĕtĭ ā dŭmwan; s'ĕtĕ ĕn rŭd  
ĕfĕr!

ĕ dmĕdĕ sŏ s'ĕtĕ krĕbĭ<sup>241</sup>) lĕ  
bnĭsŏ<sup>242</sup>). ĕn fĕn yĭ rĕpŏjĕ s'ĕ n'  
sĕvĕ p' k' s'ĕtĕ lĕ fĕt d' lĕ fĕyŏ dā  
mĕ: <sup>243</sup>) lĕ pŭ bĕl dĕ fĕyŏ vlĕ ĕtr

« Oiseau bleu, fais ton service! » Mais  
quand il t'aura servi tout ce que tu  
voudras, tu n'oublieras jamais de lui  
dire : « Saint - Espontin, je te re-  
mercie! »

3. Tout aussitôt, le pauvre homme  
qui avait faim, dit : « Oiseau bleu,  
fais ton service! »

Sitôt dit, sitôt une table chargée  
fut devant lui. Quand il eut mangé  
le bouilli, il dit : « Merci, Saint-Espon-  
tin! » Après le rôti : « Oh! merci bien,  
Saint-Espontin! » Après le dessert :  
« Oh! mille (coups) fois merci, Saint-  
Espontin! »

4. Après (de) cela, notre homme  
se mit en route pour la foire de  
Delémont.

Quand il fut arrivé à Bourrignon,  
il trouva tout le village sens dessus-  
dessous : les gens couraient, vêtus en  
dimanche; c'était une rude affaire!

Il demanda si c'était peut-être la  
fête patronale. Une femme lui ré-  
pondit s'il ne savait pas que c'était  
la fête de la Fille de Mai : la plus

<sup>239</sup>) On chercherait en vain ce saint *Espon-tin* dans le calendrier; c'est un nom inventé; mais je ne saurais dire s'il a une signification quelconque ou s'il fait allusion à un personnage ou à une chose que les syllabes de ce nom devraient rappeler. — <sup>240</sup>) Littéralement : *sens dessous dessus*. Cette expression patoise confirme l'explication de Littré : *sens* (sĕ) *dessus dessous* ou *c'en* (s'ă); le mot *sans* = sĕ. — <sup>241</sup>) Le mot *krĕbĭ*, litt. : *je crois bien*, s'emploie dans le sens de *peut-être* (Cf. *Arch. VII* p. 10, N<sup>o</sup> 38). — <sup>242</sup>) Les *bnĭsŏ* sont la *fête de dédicace*, ou bien la *fête patronale*; comme la *bĕnichon* fribourgeoise. Elles se célèbrent à des époques très diverses, mais dans bien des localités du Jura, surtout dans la Vallée de Delémont, la fête tombe sur le deuxième dimanche de novembre et se confond avec la St-Martin. Voilà pourquoi les gâteaux faits ce jour-là s'appellent indifféremment *gâteaux de bnĭsŏ* ou *gâteaux de St-Martin*. — <sup>243</sup>) On sait qu'autrefois on a célébré un peu partout des *fêtes de mai*, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Pour ne parler que du Jura catholique, il n'y a pas bien longtemps que les enfants allaient encore chanter le *pitχŏ-mĕ* (*Arch. III*, p. 275 sq. — Cf. *C. Bauquier. Mois Fche-Comté*, p. 61 sq.). Je signalerai ici les articles de *M. W. Robert* : *Arch. I* p. 229, et *F. Chabloz* : *La Fête de Mai*, *Arch. II* p. 14. — Relativement à la *Fille de Mai de Bourrignon*, il a paru *Arch. II*, p. 99 sq. un article de *M. A. Daucourt*, sur lequel il vaut mieux ne pas insister. Je tiens cependant

vēti ā byā ē pœ prōmnē ā pwēxēsyo<sup>244</sup>)  
pē lō vlēdjə; mē ē n' trōvī piā p' in-  
ēyō k' yī ālōx; s'ā pō sōlī k' lē fān  
ritī tā.

5. nōtr ān s' mūzē: « l'ōjē pōrē  
yō fēr servīs. »

ēxtō ē dyē: « ōjē byō, fē tō  
sērvīs! » ē vwālī k' lē fēyā dā mē  
fōē pū bēl k' ēn rēn. djmē ā n'ān-  
ēvē ākō vū ēn xə bī vētī dā lē piā  
ā lē tēt.

tō lē djā lə rmēxyēn, ē pœ ē s'ān-  
ālē.

6. mē ē s' trōpē dā txmī: ā yūā  
d'ērīvē ē dlēmō, ēl-ērīvē ē fārāt<sup>245</sup>).

tō drwā l' djūn kōt d' fārāt  
prānē fān xī djōli. mē sē djūn fān  
n' trōvē p' ē s'vētī: tχē ēl-ēvē ī  
kwētxlā, ēl n'ēvē p' d'ēyō; tχē ēl-  
ēvē sē txās, s'ētē sō būrā k' mākē!  
s'ētē ēn rūd ēfēr pē sī txētē.

7. nōtr ān s' mūzē: « ēd yō! ptē  
byō-l-ōjē, fē tō sērvīs! »

ēxtō tō ālē bī.

mē lē djūn fyēsīā fōē bī pū bēl  
k' lə djūn kōt k' ētē kmā ī sūyō ā  
lō d'lēā<sup>246</sup>).

l'byō-l-ōjē dōxē fēr ēxbī sō sērvīs  
pō lō kōt, k' fōē vētī xū l' kō<sup>247</sup>) ā  
vlō ē ā dātēl.

belle des filles voulait être vêtue en  
blanc et promenée en procession par  
le village; mais ils ne trouvaient  
(seulement) pas un vêtement qui lui  
allât; c'est pour cela que les femmes  
courageaient tant.

5. Notre homme (se) pensa: « L'oi-  
seau pourrait leur faire service. »

Aussitôt il dit: « Oiseau bleu, fais  
ton service! » Et voici que la fille  
de mai fut plus belle qu'une reine.  
Jamais on n'en avait encore vu une  
si bien vêtue (depuis les) des pieds  
à la tête.

Tous les gens le remercièrent et  
puis il s'en alla.

6. Mais il se trompa de chemin:  
au lieu d'arriver à Delémont, il arriva  
à Ferrette.

Tout droit le jeune comte de  
Ferrette prenait femme si joli[e].  
Mais sa jeune femme ne trouvait pas  
à s'habiller: quand elle avait un cor-  
selet, elle n'avait pas de vêtements;  
quand elle avait ses bas, c'était son  
justaucorps qui manquait! C'était une  
rude affaire (par) dans ce château.

7. Notre homme (se) pensa: « Aide-  
leur! Petit oiseau bleu, fais ton ser-  
vice! » Aussitôt tout alla bien.

Mais la jeune fiancée fut bien  
plus belle que le jeune comte qui  
était comme un souillon près d'elle.

L'oiseau bleu dut faire aussi son  
service pour le comte, qui fut vêtu  
sur le coup en velours et en den-  
telles.

à dire que tous ces prétendus renseignements où l'on nous montre, p. ex.,  
les jeunes filles de Bonfol, de Dampfreux, etc. « chantant leur hymne à  
Herta en passant devant la Fille de Mai », ces renseignements publiés déjà  
par *Quiquerez*, n'ont aucune valeur quelconque, ont été inventés de toutes  
pièces, et ne sont — qu'on me pardonne l'expression — que pure *fumisterie*.

<sup>244</sup>) Le vâdais dit: *pōrsēsyo*, l'ajoulot: *pwēxēsyo* = *procession*. — <sup>245</sup>)  
Ferrette (Pfirt), en Alsace, avait autrefois des relations suivies avec le Jura;  
on y allait beaucoup de Miécourt et d'Ajoie. — <sup>246</sup>) J'ai déjà relevé cette  
expression: *au long de* = *à côté de*. (Cf. ci-dessous XIX. 1.) — <sup>247</sup>) Remar-  
quez l'expression *xū l' kō* = *sur le coup, sur le champ*.

ël ëvîtën ã lë nãš nõtr òjlïã <sup>248)</sup> pǒ  
lǒ rmëxyë d' së bõ sërvis.

8. ëprë lǒ dënë ë s'ã vlë älä, tχë  
lǒ kǒt l'ëratë ë pœ yï dmëdë ë ëtxtë  
sõn-òjë. më ë n' vlë p' læ vãdr.

lǒ kǒt yï òfrë tǒ së bï ë tǒ së  
sü. ë s' bǒtë ë müzë, ë pœ ë yï dyë:

— i vwãrë; y vërë vǒ bëyïã më  
rëpõs ätr djǒ ë nõ.

nõtr òjlïã fœ mãlï; ël ätrë dë lǒ  
bǒ:

« òjë byǒ, fë tǒ sërvis! »

vwãlï k'ël ä tǒ kǒtã ïn-ätr byǒ-  
l-òjë. ë bǒtë l'òjë ädjønãtxï dë sǒ  
swë <sup>249)</sup>, ë pœ lǒ nõ dë lë djǒl, ë pœ  
s'ãn-älë vã lǒ kǒt yï ðir k'ël ëtë bï  
d'ëküã, më k'ë yï dvë äkǒ bëyïã së  
fãn ëvǒ.

9. tǒ përmïã <sup>250)</sup> lǒ kǒt nã vlë p';  
më ë s' müzë:

— xtǒ k' t' ërë l'òjë pǒ twã, tǒ  
lë vœ rpãr!

ë tχüddë bï ðir: « byǒ-l-òjë, fë tǒ  
sërvis! » më lë fãn s'ãn-älë vǒ l'òjlïã  
së sã rvïrïã.

lǒ kǒt ë fœ xã txëgrïnë k' ë mǒrë  
dë lë nõ.

ë rvññen lë dü pǒ äbïtë lǒ txëtë;  
ël òen brãmã d' lë fũãtxïn ë fœn  
hïñëyörü.

vwãlï l'ixtwãr ðï byǒ-l-òjë, k'ãn-  
ëpäl ëxbï l'ixtwãr dë l'ãn k'ëvë vãdï  
së fãn pǒ ïn-òjë.

Ils invitèrent à la noce notre *oiselier*  
pour le remercier de ses bons services.

8. Après le diner, il s'en voulait  
aller, quand le comte l'arrêta et (puis)  
lui demanda à acheter son oiseau.  
Mais il ne voulut pas le vendre.

Le comte lui offrit tous ses biens  
et tous ses sous. Il se mit à réflé-  
chir et puis il lui dit:

— Je verrai; je viendrai vous  
donner ma réponse entre jour et nuit.

Notre oiselier fut malin; il entra  
dans le bois:

« Oiseau bleu, fais ton service! »

Voici qu'il eut tout de suite un  
autre oiseau bleu. Il mit l'oiseau (en-  
sorcelé) magique dans son sein et  
puis le nouveau dans la cage, et puis  
s'en alla vers le comte pour lui dire  
qu'il était bien d'accord, mais qu'il lui  
devait encore donner sa femme avec.

9. Tout d'abord le comte ne vou-  
lait pas; mais il (se) pensa:

— Sitôt que tu auras l'oiseau  
pour toi, tu la veux reprendre!

Il crut bien dire: « Oiseau bleu,  
fais ton service! » Mais la femme s'en  
alla avec l'oiselier sans se retourner.

Le comte en fut si chagriné qu'il  
mourut dans la nuit.

Ils revinrent les deux pour habi-  
ter le château; ils eurent beaucoup  
de (la) fortune et furent bien heureux.

Voilà l'histoire de l'oiseau bleu,  
qu'on appelle aussi l'histoire de  
l'homme qui avait vendu sa femme  
pour un oiseau.

(M<sup>me</sup> Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

<sup>248)</sup> Bien faire attention à ce mot l'òjälïã = l'oiselier, celui qui a, qui possède un oiseau; il n'est pas pris ici dans le sens de l'oiseleur = celui qui va à la chasse aux oiseaux, bien que le patois, dans ce second sens, dise aussi l'òjälïã. — <sup>249)</sup> C'est le mot dérivé régulièrement de *sinu* = *swë*; mais bien qu'il soit donné dans *Guélat* et *Biétry*, il n'est pas très usité dans le langage populaire, et seulement dans le sens particulier qu'il a ici. On ne dira jamais: *bëyïã l'swë ãn-ãn-äfë* = donner le sein à un enfant, mais bien: *bëyïã lë tχütχã*, *bëyïã ë täsiã* (donner à téter); ou bien alors on emploie le mot français: *bëyïã l'sein*. — <sup>250)</sup> Littéralement: *tout premier* = *tout d'abord*.

## XIX. lə fəl də djã küən-tχũ.

1. prē dī txētē d'ī rwă s' trõvê lə mājō d'ī fērmīə k' ɛvê ɛn rõt d'ăfê. ā dyê k' ɛ n' sərī p' tō ălê dē ɛn bən d' txərbõniə; sōlī vœ dir k' s'ētē ī pūər ān ā lō d' tō<sup>251</sup>) sē gūərdjät ɛ nõrī.

2. ī djõ lə bñə dī pūər fērmīə pēsê lə bər d' lə pētūr, ɛ s'ān-ălê sə rpētr dē lə prē ā rwă.

sī rwă k' ɛtē ī rānəvā,<sup>252</sup>) fzê ɛ tχũê lə bñə. s'ētē ɛn rūd ɛfēr pō sī pūər mēnēdjə: lə fān pūrē, lēz-ăfê pñərī; mē lə pēr s'ɛvizê<sup>253</sup>).

ɛl ɛkõrtxê lə bêt, yī lēxê lə têt ɛvō lēz-əkūən, bēyê ɛ mēdjīə lə txiə ā sēz-ăfê, pœ s'ān-ălê kōtr lə vėl vādr sê pē.

3. ɛ pēsê fērm ā vlēdjə, sē trõvê ɛ lə vādr.

lə swă vñê; ɛl ɛtē sōl, ɛ s' kũtxê dē ī bō, dō ī grō sēpī.

tō d'ī kō ɛ vwăyê ɛn χērās; ɛ s' yõv: s'ētē ɛn rõt d' voleurs k' ɛvī fê ī fñə pō kōtē yō sũ, yõt bũtī vñlê.

4. ɛ mōtê xũ ĩn-ēbr pō mœ vūər. tō d'ī kō sê pē txwăyê ā bē mwătă d' tō sī bũtī.

lə voleurs ɛpēvũrīə s'ā rītēn ā rālê: « sāvā nõ! s'ā l' dyel k' nõ vī pār! »

ɛ lēxēn tō ɛ pœ s'ăfūr. ũ pøjê<sup>254</sup>) sē txās, l'ātr sê kăp, ĩn-ātr sē tχũlăt.

La Fôle de Jean Corne-Cul.<sup>a)</sup>

(Patois de Miécourt.)

1. Près du château d'un roi se trouvait la maison d'un fermier qui avait une bande d'enfants. On disait qu'ils ne seraient pas tous allés dans la benne d'un charbonnier; ça veut dire que c'était un pauvre homme à côté de toutes ces petites bouches à nourrir.

2. Un jour le bœuf du pauvre fermier passa la clôture de la pâture, et s'en alla se repaître dans le pré (au) du roi.

Ce roi qui était un vaurien fit (à) tuer le bœuf. C'était une rude affaire pour ce pauvre ménage: la femme pleurait, les enfants pleuraient; mais le père (s'avisa) eut une bonne idée.

Il écorcha la bête, lui laissa la tête avec les cornes, donna à manger la chair à ses enfants, puis s'en alla contre la ville vendre sa peau.

3. Il passa ferme au village, sans trouver à la vendre.

Le soir vint; il se coucha dans un bois, sous un gros sapin.

Tout d'un coup il vit une clarté; il se lève: c'était une troupe de voleurs qui avaient fait du feu pour compter leurs sous, leur butin volé.

4. Il monta sur un arbre pour mieux voir. Tout d'un coup sa peau tomba au beau milieu de tout ce butin.

Les voleurs effrayés s'en coururent en criant: « Sauvons-nous! C'est le diable qui nous vient prendre! »

Ils laissèrent tout pour s'enfuir. Un perdait ses chausses, l'autre sa cape, un autre ses culottes.

a) Comparez: JEGERLEHNER, Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 2, 135; COSQUIN, Contes pop. de Lorraine 1, 108 N° 10 et 1, 223 N° 20; G. BUNDI, Aus dem Engadin (Bern 1913), 48 ff. 34 ff.

<sup>251</sup>) Cf. ci-dessus, note 246. — <sup>252</sup>) Litt. un rien-ne-vaut = vaurien. —

<sup>253</sup>) Le verbe pronominal s'ɛvizê = s'aviser, sans autre complément, a le sens de: avoir une idée, une bonne idée. Le subst. ɛn ɛvizê = une idée, litt. une avisée. Cf. Arch. V, p. 14, N° 86, note 1. ɛ m'vī ɛn ɛvizê = il me vint une idée. —

<sup>254</sup>) Le verbe pñədr qui a d'habitude les formes ĩ pørjê (je perdais) et y'ê pørjũ (j'ai perdu), fait ĩ pøjê, y'ê pøjũ dans la Baroche (Basse-Ajoie) (Cf. XX, 4, 5).

mê grã-mēr k' m'ê rkõtê sêt-ix-twar, dyê k'ê rītī êkō ādjđđ, pisk'ã n' lēz-ō djmê rvũ.

5. djã kũen-tχũ rēmēsê tō sī bũtī. ěl ěvê pyê sê bāgāt d' lūyō d'ũā ā s'ã rālē.

ā yũā d'ī bũā, ěl ān-œ dũ; sēz-āfē ě pœ sê fãn ētī bī vētī; ěl ěvī rōtī-bōlī<sup>255</sup>) tō lē djō.

lō rwã vñê tō djālũ d' tē d' bī. ě yī dyê:

— k' ās ě đīr, djã kũen-tχũ, k' tē mītnē tō pyē d' sũ?

— y'ê vādũ mē pē ěn bātz<sup>256</sup>) lō pwã. mītnē ī sœ bī, ī sœ prũ rētx!

6. lō rwã xũ sōlī s'ãn-ālē; ě fzê tō ě tχũê sē bũā, ě pœ ěl' āvīā sē valā pō vādr lē pē.

ěprê tχīz djō, ě rvññen tō l'ũ ěprê l'ātr sē ěvwa rã vādũ. lō rwã lē fzê ě bētr kōm xmēl, x' bī k'ê y' ān-œ ũ k' fœ tχũê tō rwã.

tō grēñ ě ā kōlēr, lō rwã s'ã vñê vā djã kũen-tχũ, ā dyê:

— ětã t' vũer, bōgrē d' txī d' pũā, k' ī t' vœ bī mōtrē ě t' đīx fōtr dē djã, k' yê mītnē tχũê ī d' mē valā!

7. tχē ě l' vwāyēn ěrvē,<sup>257</sup>) djã kũen'tχũ dyê ā sē fãn:

— ī t' vœ fōtr ěn ěfēsīā; tō t' lēxrê txwã ě tō frê lē mũā<sup>258</sup>). tō đāvīzrê lō rēxt.

Ma grand'mère qui m'a raconté cette histoire, disait qu'ils couraient encore aujourd'hui, puisqu'on ne les a jamais revus.

5. Jean Corne-Cul ramassa tout ce butin. Il avait plein sa poche de louis d'or en s'en (r)allant.

Au lieu d'un bœuf, il en eut deux; ses enfants et puis sa femme étaient bien vêtus; ils avaient rôti-bouilli tous les jours.

Le roi [de]vint tout jaloux de tant de bien. Il lui dit:

— Qu'est-ce à dire, Jean Corne-Cul, que tu es maintenant tout plein de sous?

— J'ai vendu ma peau un batz le poil. Maintenant je suis bien, je suis assez riche!

6. Le roi, sur cela, fit tous (à) tuer ses bœufs, et puis il envoya ses valets pour vendre les peaux.

Après quinze jours, ils revinrent tous l'un après l'autre, sans avoir rien vendu. Le roi les fit (à) battre comme semelle, si bien qu'il y en eut un qui fut tué tout raide.

Tout fâché et en colère, le roi s'en vint vers Jean Corne-Cul en disant:

— Attends (-te voir), bougre de chien de porc, (que) je te veux bien montrer de te foutre ainsi des gens, que j'ai maintenant tué un de mes valets!

7. Quand ils le virent arriver, Jean Corne-Cul dit à sa femme:

— Je te veux flanquer une mor-nifle; tu te laisseras tomber et tu feras la morte. Tu devineras le reste.

<sup>255</sup>) Avoir du rōtī-bōlī (litt. du rōtī-bouilli) signifie: avoir à profusion toutes sortes de bonnes choses, tout ce qu'on peut imaginer de meilleur, de plus fin et de plus délicat. — <sup>256</sup>) En patois le mot batz est toujours féminin. — <sup>257</sup>) Remarquer la construction: Quand ils le virent arriver, Jean C. dit. — <sup>258</sup>) Cette façon de parler fêr lē mũā est particulière à l'Ajoie qui n'a qu'une forme pour ces deux genres: ěl ā mũā = il est mort; stō fãn ā mũā = cette femme est morte. Le Vadais dit: ěl ā mōrī, ī ā mōrī = il est mort, elle est morte. Cependant Paniers 126 a: ī sœ stē k'ā mōrt. (Cf. Ms. B. 126: ī seut cele qu'ā moerte).

lõ rwã ätrẽ tχẽ djã kũan-tχũ, d'ĩ  
kõ d' pwẽ, rãvãxẽ sẽ fãn.

— ẽ! x' mõn-ãm, tẽ l'ẽ tχũẽ!  
t'ẽ xẽ ẽdrwã k' mwã; ĩ vĩ d' tχũẽ  
ũ d' mẽ vãlã.

sẽ rã ãr, djã kũan-tχũ s'ã vñẽ  
pãr ẽn kõnãt, ẽ põẽ ẽl ãlẽ vã sẽ fãn,  
ẽ yĩ kõnẽ ã tχũ. ẽl se ryõvẽ tõ  
d'ĩ kõ.

lõ rwã yĩ dyẽ tõ kõtã:

— vã-mẽ tẽ kõnãt.

— s' võ m'ã bẽyĩõ prũ, ẽl ã  
võtr!

ẽ fzẽn mẽrtxĩõ.

8. lõ rwã, ãn-ẽrĩvẽ ã txõtẽ, tχũdẽ  
prũ kõnẽ ã tχũ d'ĩ vãlã; lõ vãlã  
dmõrẽ mũõ, ẽ põẽ bĩ mũõ.

tχẽ lõ rwã vwãyẽ k'ẽl ẽtẽ ẽvũ  
rõlẽ<sup>259</sup>) pẽ djã kũan-tχũ, ẽ dyẽ ã sẽ  
vãlã d' l'ãlẽ pãr, d' l'ẽtẽtxĩõ dẽ ĩ sẽ  
ẽ d' l'ãlẽ fõtr ã l'ẽtẽ.

sõ k'ẽ fzẽn. tχẽ ẽ fõen ẽrĩvẽ vã  
l'ẽtẽ, lẽ vãlã rvõñẽn ãr ã rwã dõ  
vnĩ vũõ kmã ẽl-lõ vlĩ nõyĩõ.

9. <sup>260</sup>) d'ĩ tã d'sõli, djã kũan-tχũ  
pũõrẽ dẽ sõ sẽ. ĩ xĩr dẽ ẽn bẽl  
kãrõs<sup>261</sup>) pẽsẽ.

— ẽ! k'ãs k'ẽ y'ẽ? k'ãs-tõ pũõr?

— ẽ! mõ pũõr ãn, lõ rwã m' võ  
fẽr ẽ nõyĩõ, põ x' k' ĩ n' sẽ p' yẽr  
ẽ põẽ ẽkrĩr!

s'ẽtẽ ĩ bõ nõtẽr d'ĩ vẽyõ tã. ẽl ẽ  
pĩdĩõ, ẽ põẽ yĩ dyẽ:

— ĩ m' võ bõtẽ ã tẽ pyẽs; ĩ sẽ  
yẽr ẽ põẽ ẽkrĩr.

xtõ d'ĩ, xtõ fẽ.

Le roi entra quand Jean Corne-  
Cul, d'un coup de poing, renversa sa  
femme.

— Eh! sur mon âme, tu l'as tuée!  
Tu es [aus]si adroit que moi; je  
viens de tuer un de mes valets.

Sans rien dire, Jean Corne-Cul  
s'en vient prendre une corne(tte), et  
puis il alla vers sa femme, et lui  
cornâ au cul. Elle se releva tout d'un  
coup.

Le roi lui dit tout de suite:

— Vends-moi ta corne.

— Si vous m'en donnez assez,  
elle est vôtre!

Ils firent marché.

8. Le roi, en arrivant au château,  
crut assez corner au cul du valet;  
le valet demeura mort et puis bien  
mort!

Quand le roi vit qu'il (était) avait  
été roulé par Jean Corne-Cul, il dit  
à ses valets de l'aller prendre, de  
l'attacher dans un sac et de l'aller  
f... lanquer dans l'étang.

Ce qu'ils firent. Quand ils furent  
arrivés à l'étang, les valets revinrent  
dire au roi de venir voir comment  
ils le voulaient noyer.

9. Pendant ce temps, Jean Corne-  
Cul pleurait dans son sac. Un mon-  
sieur dans un beau carrosse passa.

— Eh! qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-  
ce [que] tu pleures?

— Eh! mon pauvre homme, le  
roi veut me faire (à) noyer, (pour)  
parce que je ne sais pas lire et puis  
écrire!

C'était un bon notaire du vieux  
temps. Il eut pitié et puis il dit:

— Je me veux mettre à ta place;  
je sais lire et puis écrire.

Sitôt dit, sitôt fait.

<sup>259</sup>) Le mot *rõlẽ* = rouler, est ici pris dans le sens familier de *tromper, duper*. — <sup>260</sup>) A partir d'ici, la fin de notre récit rappelle celle de *Jean-le-Fou* (Cf. XI, § 9-12). — <sup>261</sup>) Le patois a conservé au mot *kãrõs* le genre *féminin* qu'il eut tout d'abord en français.



djã kũan-tχũ l'ētētχē dē lõ sē, mōtē ā vwātũr ē pœ s'ãn-älē d'ĩ bō trō ā l'ōtā.

10. lõ rwã ē sē vālã rērivēn. lõ nōtēr œ bēl-ē dir:

— ĩ sē yēr ē pœ ēkrĩr! nē m' fōt p' dē l'āv! ĩ vō dĩ k' ĩ sē yēr ē pœ ēkrĩr!...

ē l' txēpēn ēvā, sē sēvwā, ā pũ fō d' l'ētā.

11. kēk tã ēprē, lõ rwã s' prōmnē. ē vwāyē lēz āfē d' djã kũan-tχũ, bĩ vētĩ, k' txēĩ, k' s'ēmũzĩ, k' yōtxĩ<sup>262</sup>).

ē yō dyē: — vō pœt bĩ ētr xĩ djōvyā tχē vōt pēr ā mūā!

— pwã dē ō! dyē lõ pũ grō, nōt pēr n'ā p' mūā! älē pēā vūā dē nōt ētāl; ēl ētrēyā ĩ bē txvā, ē pœ k' nōz-ē ẽn bēl kārōs!

lõ rwã fœ ēbābĩ atē k' djālũ.

— k'ās ē dir sōsĩ?

— *ma frique*,<sup>263</sup> k' yĩ dyē djã kũan-tχũ, tχē ĩ sœ ērivē ā fō d' l'ētē, ĩ sœ vni dē ẽn bēl vēl. s'ētē lē fwār; ãn-ētēxtē pō rā. y'ē ēvũ sĩ bē txvā ē pœ stō bēl kārōs pō trā bātız!

— bōgr, dyē lõ rwã, ĩ yĩ v' älē. vĩ m' mwānē ā l'ētē.

12. ā pēsē pē lõ txētē, ēl ēpəl dĩ vālã; ēl ēvē āvĩā d'ā rēmwanē bēkō.

lõ prēmĩā vālã sāt dē l'ētē; ē rvñē āxītō xũ l'āv ē s' dēvwēñē<sup>264</sup>).

djã kũan-tχũ dyē ā l'ātr d' vīt älē, k'ē fzē sñĩ d' l'älē ēdĩā.

Jean Corne-Cul l'attacha dans le sac, monta en voiture et puis s'en alla d'un bon trot à la maison.

10. Le roi et ses valets rarrivèrent. Le notaire eut (bel à) beau dire:

— Je sais lire et puis écrire! Ne me f...ichez pas dans l'eau! Je vous dis que je sais lire et puis écrire!...

Ils le jetèrent en bas, sans savoir, au plus [pro]fond de l'étang.

11. Quelques temps après, le roi se promenait. Il vit les enfants de Jean Corne-Cul, bien vêtus, qui chantaient, qui s'amusaient, qui huchaient.

Il leur dit: — Vous pouvez bien être si joyeux quand votre père est mort!

— Parbleu oui! dit le plus grand, notre père n'est pas mort! Allez donc voir dans notre étable; il étrille un beau cheval et puis que nous avons un beau carrosse!

Le roi fut ébahi autant que jaloux.

— Qu'est-ce à dire cela?

— Ma foi, (que) lui dit Jean Corne-Cul, quand je suis arrivé au fond de l'étang, je suis venu dans une belle ville. C'était la foire. On achetait pour rien. J'ai eu ce beau cheval et ce beau carrosse pour trois batız!

— Bougre, dit le roi, j'y veux aller. Viens me mener à l'étang.

12. En passant par le château, il appelle deux valets; il avait envie d'en ramener beaucoup.

Le premier valet saute dans l'étang; il revint aussitôt sur l'eau et se débattait.

Jean Corne-Cul dit à l'autre de vite aller, qu'il faisait signe de l'aller aider.

<sup>262</sup>) Le verbe *yōtxĩā* a deux sens: 1° *fēr de yōtxĩō* = *crier comme la chouette, hululer*. 2° *hucher, pousser des cris de joie élevés et prolongés, faire des « youlées »,* comme on dit en Suisse romande. — <sup>263</sup>) Corruption euphémique de: *ma foi!* — <sup>264</sup>) Le verbe *dēvwēñē* = *se débattre, faire de grands mouvements de bras, faire des contorsions*. On dit aussi *dēfrāpē*, et on l'emploie, p. ex., pour désigner les mouvements désordonnés des épileptiques.

lõ skõ rvñě ęxbĩ xũ l'āv, fzẽ lẽ mēm mĩn.

— ę vř fā ālę, k' dyę djā kūen-tχũ ā rwā. ę s' n'ā sęrĩ tĩrĩe tõt pę yõ.

lõ rwā sātę ddē. ę y' ā ākõ, d' nõ djõ.

djā kūen-tχũ s'ā rvñě ā l'õtā; ę fõ bĩnęyərũ djõk ā sę mūe. vwālĩ lę pçēt fĩ d'ĩ rwā djālũ. mē djā kūen-tχũ ęvę ęvũ d' lę txēs d'ęvwā ęvũ põ pwęřē ĩ tõ mālĩ djnę kə y' ęvę lędyę tõ sę mālĩstę<sup>265</sup>).

Le second revint aussi sur l'eau, faisant les mêmes mines.

— Il vous faut aller, (que) dit Jean Corne-Cul au roi. Ils ne s'en sauraient tirer tout seuls.

Le roi sauta dedans. Il y est encore de nos jours.

Jean Corne-Cul s'en revint à la maison; il fut bien heureux jusqu'à sa mort. Voilà la vilaine fin d'un roi jaloux. Mais Jean Corne-Cul avait eu de la chance d'avoir eu pour parrain un sorcier tout malin qui lui avait légué toute sa malice.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

## XX. lę trā pwā d'ũe dĩ dyęl.

## Les trois cheveux d'or du diable.<sup>a)</sup>

(Patois de Miécourt.)

1. ĩ pũer mũniē vętxę dē l' tã d' djādĩ xũ ĩ pũer mlĩ ę vā. tχē ęl-čē sõ dõziēm āfē, ęn ęmĩe d' sę fān fõ māręn, ę pčē prødęxę ā mũniē k' sõ ptę fyõ męryęřę lę bęxāt ā rwā.

1. Un pauvre meunier vivait dans le temps de jadis sur un pauvre moulin à vent. Quand il eut son deuxième enfant, une amie de sa femme fut marraine et puis prędit au meunier que son filleul épouserait la fille (au) du roi.

ā n' pęlę kə d' sõlĩ dē lə vlędjə, xə bĩ kə l' rwā ān õyę djāzē.

On ne parlait que de cela dans le village, si bien que le roi en ouĩt parler.

2. kõm ęl ęvę mętxē tχũer, ęl ālę txiē l' mũniē ę yõ dmędđę yõt ptę, yõ<sup>266</sup>) prõmęxē d'ān-ęvwā tχõzē, d' bĩ l'ęyõtxiē ę d' bĩ l'ĩxtrũr.

2. Comme il avait méchant cœur, il alla chez le meunier et leur demanda leur petit, leur promettant d'en avoir soin, de bien l'élever et de bien l'instruire.

lę męř y bęyę ā pũerē.

La mère (y) le lui donna en pleurant.

xũ sõlĩ, lõ rwā lõ pręñę, lõ bõtę dē ęn bwęř, ę lõ txępę dē ęn ęrvĩer. ę dũe<sup>267</sup>) ũř də lwē, lę bwęř fõ

Sur cela, le roi le prit, le mit dans une boîte, et le jeta dans une rivière.

A deux heures de loin, la boîte

a) Comparez: J. JEGERLEHNER, Sagen aus dem Unterwallis 81 N° 17; 133 N° 29; Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 62 N° 79 et note.

<sup>265</sup>) Littéralement: *ses malicetés*. On dit aussi *lę mālĩs*. — <sup>266</sup>) Remarquer la syllepse: il alla chez *le meunier* et *leur* promit... — <sup>267</sup>) Le mot *dũ* = *duo* a la forme féminine *dũe* (*duas*): *dũ djõ*, *dũe snęn*. Ici on ne fait pas de liaison: *dũez-ũr*, mais on dit: *dũe ũř*.

ĕrāt<sup>268</sup>) ān-ĕn-ĕχĭj. lĕ sĕdyĕ<sup>269</sup>) prĕñĕ lĕ bwĕt, l'ĕvrĕ ĕ pĕ ĕl ĕpĕtxĕ tĕ kĕtā lĕ ptĕ būābā ā sĕ fān, k' fĕ bīnĕyārūz d' l'ĕyĕtxiā.

3. bī lĕtā ĕprĕ, ĭ djĕ k'ĕ pyĕvĕ, lĕ rwā ātrĕ txiā sĕ djā ĕ yĕ dmĕdĕ sĕ s'ĕtĕ yĕt būāb k' sī bĕ djūān ān.

lĕ sĕdyĕ yī dyĕ k' nyā ĕ kmā k' ĕl l'ĕvĕ trĕvĕ.

tĕ kĕtā lĕ rwā mūzĕ k' s'ĕtĕ l'āfĕ k'ĕl ĕvĕ txĕpĕ dĕ l'ĕrvīr.

ĕ yĕ dmĕdĕ pĕ vūā s'ĕ n' vĕrĕ p' k'ĕl ālĕx fĕr ĕn kĕmīsyō ā lĕ rĕn, yī pĕtxĕ ĕn lātr.

4. lĕ būāb s'ān-ālĕ, mĕ ĕ s' pĕdjĕ<sup>270</sup>) dĕ ĭ bĕ. tĕ d'ī kĕ, vwālī k'ĕ vwāyĕ ĕn ptĕt txĕdĕl ā lwĕ.

ĕ s'ā vĕ kĕtr stĕ txĕdlāt. tχĕ ĕl ĕrivĕ, s'ĕtĕ ĕn kāvĕrn.

ĕ kākĕ ā lĕ pūātx: ĕn bwĕn vĕyā fān yī ĕvrĕ, mĕ ĕl yī dyĕ:

— t' vī bī mā! t' ĕ txwā dĕ ĕn mājō d' voleurs!<sup>271</sup>).

— s' n'ā rā, ĭ n' sĕrĕ ālĕ pū lwĕ, ĭ sĕ xī sĕ!<sup>272</sup>)

fut arrêtée à une écluse. Le scieur prit la boîte, l'ouvrit, et puis il apporta tout de suite le petit enfant à sa femme, qui fut bien heureuse de l'élever.

3. Bien longtemps après, un jour qu'il pleuvait, le roi entra chez ces gens et leur demanda si c'était leur enfant que ce beau jeune homme.

Le scieur lui dit que non et comment (qu') il l'avait trouvé.

Tout de suite le roi pensa que c'était l'enfant qu'il avait jeté dans la rivière.

Il leur demanda (pour voir) s'ils ne voudraient pas qu'il allât faire une commission à la reine, lui porter une lettre.

4. Le garçon s'en alla, mais il se perdit dans un bois. Tout d'un coup, voici qu'il vit une petite chandelle au loin.

Il s'en va contre cette chandelle. Quand il arriva, c'était une caverne.

Il frappa à la porte: une bonne vieille femme lui ouvrit, mais elle lui dit:

— Tu viens bien mal! Tu es tombé dans une maison de voleurs!

— Ce n'est rien, je ne saurais aller plus loin, je suis si fatigué!

<sup>268</sup>) Littéralement: *arrête*; pour ce mot, comme pour beaucoup d'autres, le patois a deux formes; l'une, l'*adjectif*: ĕrāt, gōxā, kĕt (*dmūrĕ, kĕt* = être pris, être arrêté) et l'autre, le *participe*: ĕrātĕ, gōxĕ, kĕtĕ. — <sup>269</sup>) Le patois vâdais a le mot: *savūrĕ* = scier; lĕ sĕvūr = la scie; mais on ne dit pas l' *sĕvūrĭ*; on dit: l' *rĕsĭ* = le scieur. Le verbe *rĕsĭā, lĕ rĕs*, s'emploie dans l'Ajoie, qui dit aussi: *syĕ, lĕ sĭā*, mais l' *sĕdyĕ* = scieur. Ce mot est inusité dans le Vâdais. — <sup>270</sup>) Cf. Note 254 ci-dessus; le Vâdais dit: ĕ s' *parjĕ*. — <sup>271</sup>) Dans tous nos contes, on emploie le mot frĕ *voleur* au lieu du patois lĕr (*latro*) ou lĕrĕ (*latronem*), pour désigner une *bande organisée*, avec un chef: nouvelle preuve que ce sont des traductions et non des récits originaux. — <sup>272</sup>) Le latin *satulu* a donné *sĕ*, fĕm. *sĕl* = fatigué. Cette forme *sĕ*, qu'on retrouve *Pan. 3* (*i seu che sĕ dés daimes*), a été peu à peu remplacée par le fĕm. *sĕl* qu'on emploie pour les 2 genres. (Cf. fĕle IV, 1, 2, 3, X, 3, 4, etc.) *Biĕtrix* ne donne que *sĕl*, *Guĕlat* a les deux formes: *sĕ* et *sĕl*. De nos jours donc *sĕ* est vieilli et a cédé le pas à *sĕl*. (Cf. XXI, 1).

ĕ pœ ĕ s' kutxĕ ãn-ĩ kār<sup>273</sup>).

5. lĕ vŏlœr œrvœñĕn ĕ pœ s'ãgrĕ-  
ñĕn vŏ lĕ vĕyœ k' ĕvĕ lĕxĩœ ãtrĕ st'  
ĕtrœdjĩœ. mĕ tχĕ ĕl yŏz-ĕsplikĕ kŏm  
ĕl-ĕtĕ pœdjũ ĕ k'ĕ pŏtxĕ ĕn lãtr ã lĕ  
rĕn, lŏ xĕf nœ dyĕ pũ rã.

ĕl ŏvrĕ lĕ lãtr, ĕ pœ vwăyĕ kœ  
l' rwă dyĕ ã lĕ rĕn d' lŏ fĕr ĕ tχũĕ  
tŏ kŏtã ĕ pœ d' l' ãtĕrĕ dvĕ k'ĕ  
rãtrœx.

tχĕ lŏ xĕf vwăyĕ sŏlĩ, ĕl ĕkryĕ  
ĕn-ãtr lãtr kœ dyĕ ã lĕ rĕn d' mĕryĕ  
tŏ kŏtã sĩ bĕ djũœn bũœb dĕvŏ sĕ  
bĕxãt. — sŏ k' fœ fĕ.

6. tχĕ lŏ rwă ĕrivĕ, ĕ n' sĕvĕ  
kŏpār sŏlĩ, ĕ sŏ djĩdrœ nœ vlĕ p' l'ĩx-  
trũr d' sŏ k' s'ĕtĕ pĕsĕ.

— s'ã bŏ, dyĕ lŏ rwă, mĩtnĕ ã  
n'ĩ sĕrĕ pũ rã txœdjĩœ; mĕ ĩ tœ dĩrĕ  
tŏ pĕrĩœ ĩ mŏ. s' tœ vœ dmŏrĕ ĕvŏ  
nŏ, tœ m'ãdrĕ tχœrĩ lĕ trã pwă d'ũœ  
dĩ dyĕl! sĕ sĕ pwă, t' n'ĕ p' fãt dœ  
rvœnĩ!

ĕ yĩ rĕpŏjĕ: — lŏ dyĕl nœ m' fĕ  
p' ĕ pãvũ! ĕ pœ ĕ pĕtxĕ.

7. ĕl ĕrivĕ ãn-ĕn vĕl, lĕvũ ĕl ŏyĕ  
pĕlĕ k'ãn-ŏfrĕ dũ sĕ d' lŏyœ d'ũœ ã  
stũ k' pŏrĕ trŏvĕ pŏkwă ĩ bŏne<sup>274</sup>)  
n' bĕyĕ pũ d' vĩ, pĩœ p' d'ãv.

ĕ rĕpŏjĕ: — ĩ vŏ l' dĩrĕ ã rvœñĕ.

ĕ vĕ pũ lwĕ; ĕl ĕrivĕ dĕ ĕn-ãtr  
vĕl, lĕvũ ã yĩ dyŏ k'ã bĕyœrĕ ĩn-ĕn  
tŏ txœrdjĩœ d'ũœ ã stũ k' pŏrĕ trŏvĕ  
pŏkwă ĩn-ĕbr k' pŏtxĕ dĕ pãm d'ũœ  
n' bĕyĕ pũ d' frũ.

Et puis il se coucha en un coin.

5. Les voleurs arrivèrent et puis  
*s'engrinchèrent* avec la vieille qui  
avait laissé entrer cet étranger. Mais  
quand elle leur expliqua comme il  
était perdu et qu'il portait une lettre  
à la reine, le chef ne dit plus rien.

Il ouvrit la lettre et puis vit que  
le roi disait à la reine de le faire  
(à) tuer tout de suite et puis de l'en-  
terrer (devant) avant qu'il rentrât.

Quand le chef vit cela, il écrivit  
une autre lettre qui disait à la reine  
de marier tout de suite ce beau jeune  
homme avec sa fille. — Ce qui fut  
fait.

6. Quand le roi arriva, il ne savait  
comprendre cela, et son gendre ne  
voulait pas l'instruire de ce qui s'était  
passé.

— C'est bon, dit le roi, main-  
tenant on n'y saurait plus rien chan-  
ger; mais je te dirai cependant un  
mot: si tu veux demeurer avec nous,  
tu m'iras quérir les trois cheveux d'or  
du diable! Sans ces cheveux tu n'as  
pas besoin de revenir!

Il lui répondit: — Le diable ne  
me fait pas (à) peur! Et puis il  
partit.

7. Il arriva en une ville, où il  
ouït parler qu'on offrait deux sacs  
de louis d'or à celui qui pourrait  
trouver pourquoi une fontaine ne  
donnait plus de vin, plus même d'eau.

Il répondit: — Je vous le dirai  
en revenant.

Il va plus loin; il arriva dans  
une autre ville, où on lui dit qu'on  
donnerait un âne tout chargé d'or à  
celui qui pourrait trouver pourquoi  
un arbre qui portait des pommes d'or  
ne donnait plus de fruits.

<sup>273</sup>) Cf. note 293 ci-dessous (Pan. 423: *tot pair car et cornat.*) — <sup>274</sup>)  
Le *bŏnĕ* (Ajoie) et le *bŏrnĕ* (Vâdais) désigne la *fontaine*. Le mot se retrouve  
dans tous nos patois romands. A Porrentruy, il y a encore la *Place des  
Bennelats*.

ĕ yō rdyĕ: — ĭ vō l' dirĕ tχĕ ĭ rpĕsrĕ.

ĕ s'ān-ālĕ pŭ lwĕ; ĕl ĕrĭvĕ vā ĕn-  
arvĭar. lō pĕsŭ yĭ dyĕ:

— tĕ mĕ n' pōrō p' dir s'ĕ fā k'  
tōt mĕ vĭā ĭ pĕsōx lĕ djā k' vĕ ān-  
āfĭā?

— ĭ tĕ l' dirĕ ā rvānĕ, dyĕt-ĕ.

8. ĕl-ĕrĭvĕ ā lĕ pŭatx d' l'āĭā. lō  
dyĕl n'ĕtĕ p' lĭ; ĕ n'y ĕvĕ rā k' lĕ  
dyĕlās kĕ dĕvĕ ĕtr ĕn bwĕn djnāt;  
pōxkĕ tχĕ ĕ y ĕĕ dĭ sō k'ĕ vlĕ, ĕl  
yĭ dyĕ:

— s'ā bĕkō dmĕdĕ; mĕ tĕ m'  
pyĕ, ĭ t' vĕĕ ĕdĭā.

ĕl lō txĕdj ā frēmĭ ĕ pĕĕ lō kwātĕ  
dō sĕ krĭnōlĭn.

9. lō dyĕl rvānĕ dĕxpĭtĕ<sup>275</sup>), ĕr-  
nōdĕ<sup>276</sup>), ĕrnĭfĕ:

— ĕ y'ĕ ātχĕ dĕ nō pĕ xĭ!

— vĕ pĭā ā yĕ, k'ĕl yĭ dyĕ.

ĕl ālĕ, s' bōtĕ ĕ rōxĭā ākō prŭ vĭt.

tō d'ĭ kō ĕl fzĕ mĭn d' tχĕrĭ sĕ  
pŭyĕ: yĭ tĭr ĭ pwa; ĕ rĕsātĕ:

— k'ās-tĕ m' fĕ?

— ĭ t' prā tĕ pŭyĕ, tĕ vwā; mĕ  
ĭ vōrō bĭ sĕvwā pōkwā sĭ bōnĕ n'  
bĕyĕ pŭ nĭ vĭ nĭ āv.

lō dyĕl s'bōtĕ ĕ rĭr;

— s'ĕ tχŭĭ lō krĕpā k'ā dĕ lō  
tχŭō, ĕl ĕrbĕyĕrĕ dĭ vĭ.

ĕ s' rādrēmĕxĕ; lĕ vĕyĕ ĕrĭrĕ ĭ  
pwā. lō dyĕl rĕlĕ ĭ kō k' lĕ fnĕtr  
grŭlĕn.

— vwā-tĕ, ĭ t' prā tĕ pŭyĕ; mĕ  
k'ās-tĕ krĕ vō ĭ pāmĭā kĕ n' pŭatx  
pŭ d' pām d'ūā?

Il leur redit: — Je vous le dirai  
quand je repasserai.

Il s'en alla plus loin; il arriva  
vers une rivière. Le passeur lui dit:

— Tu ne me pourrais pas dire  
s'il faut que toute ma vie je passe  
les gens qui vont en enfer?

— Je te le dirai en revenant, dit-il.

8. Il arriva à la porte de l'enfer.  
Le diable n'était pas là; il n'y avait  
rien que la diablesse qui devait être  
une bonne sorcière; parce que quand  
il lui eut dit ce qu'il voulait, elle  
lui dit:

— C'est beaucoup demander, mais  
tu me plais, je te veux aider.

Elle le changea en fourmi et puis  
le cacha sous sa crinoline.

9. Le diable revint, grondant, ju-  
rant, reniflant:

— Il y a quelque chose de nou-  
veau par ici!

— Va seulement au lit, qu'elle  
lui dit.

Il alla, se mit à ronfler encore  
assez vite.

Tout d'un coup, elle fit mine de  
chercher ses poux: (elle) lui tire un  
cheveu; il ressauta:

— Qu'est-ce (que) tu me fais?

— Je te prends tes poux, tu vois;  
mais je voudrais bien savoir pour-  
quoi cette fontaine ne donne plus ni  
vin ni eau.

Le diable se mit à rire et dit:

— S'ils tuaient le crapaud qui  
est dans le tuyau, elle redonnerait  
du vin.

Il se rendormit; la vieille retira  
un cheveu. Le diable cria un coup  
que les fenêtres tremblèrent.

— Vois-tu, je te prends tes poux:  
mais qu'est-ce que tu crois avec ce  
pommier qui ne porte plus de pom-  
mes d'or?

<sup>275</sup>) Le verbe *dĕxpĭtĕ* = *tempêter, crier, gronder*. — <sup>276</sup>) Quant à *ĕrnōdĕ*, il signifie aussi *jur*, *grogn*, *pester à haute voix avec force jurons*.

lõ dyēl dyē ã ryē:

— kə n' tχũāt-ē lē rēt k' mēdj lē rēsēn! ẽ pœ mitnē sī kō lēx mō trākīl.

10. ẽn būsē<sup>277</sup>) ẽprē, ẽl yī tīrē lō trājīom pwā. sī kō sī, ẽ yī fõtē ī kō d' pwē.

mē sē kōlēr fœ vīt ũtr; lē dyēlās lō rēmyālē<sup>278</sup>) xə bī k'ēl yī dmēdē sə lō pēsũ dēvē tōt sē vīə dmōrē xũ l'āv sē djmē ẽtr rāpyēsīə.

— ẽ, lē bēt! ẽ n'ẽ k'ẽ bēyīə sē rēm ā prēmīə k' vørē pō lō pēsē!

lē ptēt frāmī k'ēvē tō ȳyī, s'mōtrē. tōt ā mētī, lē dyēlās yī bēyē lē trā pwā ẽ pœ yī dyē:

— t'ẽ bī ȳyī lē rēpōs? ẽ pœ yī rbēyē lē fidyūr k'ēl ẽvē ẽ yī swētē txēs.

11. ẽ pœ ẽ s'ã rvəñē. tχē ẽ fœ prē dī pēsũ, ẽ yī dyē:

— lō prēmīə kə vørē, tə yī bēyərē tē rēm ā lē mē, ẽ pœ tə t' sāvərē fō d' lē.

ã sē d' lē vėl k' ẽtādī sō rtō pō l'ēbr, ẽ dyē:

— tχũt lē rēt k' mēdj lē rēsēn ẽ pœ vōt pāmīə vœ rbēyīə dē pām d'ūə.

ẽ fœn x' kōtā k'ẽ yī bēyēn sōn-ēn txērdjīə d'ūə.

ãfī ã sē d' lē vėl dī bōnē tērī ẽ dyē:

— tχũt lō krēpā k'ā dē lō tχũō, ẽ pœ vō vlē rēvwā tō kōtā dī vī.

ẽ yī bēyēn ẽxbī dū sē d' lōyə d'ūə, ẽ pœ ẽl ãlē tō djōyō vā l' txētē, ẽ pœ ẽl ẽrīvē vā sē fān.

Le diable dit en riant:

— Que ne tuent-ils la souris qui mange la racine! Et puis maintenant, cette fois, laisse-moi tranquille.

10. Un moment après, elle lui tira le troisième cheveu. Cette fois-ci, il lui f... icha un coup de poing.

Mais sa colère fut vite (outré) passée; la diablesse l'adoucit si bien qu'elle lui demanda si le passeur devait toute sa vie rester sur l'eau sans jamais être remplacé.

— Hé, la bête! il n'a qu'à donner sa rame au premier qui viendra pour le passer!

La petite fourmi qui avait tout entendu, se montra. Tout au matin, la diablesse lui donna les trois cheveux et puis lui dit:

— Tu as bien entendu les réponses? Et puis lui redonna la figure qu'il avait et lui souhaita chance.

11. Et puis il s'en revint. Quand il fut près du passeur il lui dit:

— Le premier qui viendra, tu lui donneras ta rame à la main, et puis tu te sauveras loin de là.

A ceux de la ville qui attendaient son retour pour l'arbre, il dit:

— Tuez la souris qui mange la racine et puis votre pommier veut vous redonner des pommes d'or.

Ils furent si contents qu'ils lui donnèrent son âne chargé d'or.

Enfin à ceux de la ville de la fontaine tarie il dit:

— Tuez le crapaud qui est dans le tuyau, et puis vous voulez ravoit tout de suite du vin.

Ils lui donnèrent aussi deux sacs de louis d'or, et puis il alla tout joyeux vers le château, et puis il arriva vers sa femme.

<sup>277</sup>) C'est l'expression habituelle: ẽn būsē (*pulsata*) ẽprē = *un moment après*; *pulsare* = *būsē*, et *pulsone* = *būsō* = *coup, bourrade, choc*. (Cf. XXI. 4).

— <sup>278</sup>) Littéralement: *ramieller (mel = mīə)* = *adoucir, apaiser en flattant*. *Guélat* a les deux formes: ẽmīālē et ẽmyālē = *adoucir, amadouer*. *Biéatrix* n'a que ẽmyālē = *amadouer, flatter*. (Cf. ci-dessous XXIII, 2).

12. ę bęyę ā rwă lę tră pwă d'ūā,  
sõ k' rędjõyęxę tõ pyē lõ rwă, kə yĩ  
dyę: « mō djĩdre! » pũ d' dīæx kō ă  
lę mnũt.

lõ lădmē, lõ rwă k' n'ētē djmē  
kõtă ę k' n'ān-ęvę djmē prũ, yĩ  
dmēdę lęvũ ęl-ęvę tõ trõvę sę tręzõp.

— d' l'ātr sã d'ęn ęrvīær lęvũ võ  
põet ălę ā pār tē k' võ võrę. võ  
dmēdærę ā pēsũ d' võ pēsę l'āv, ę  
põ võ răpyātrę võ sę.

kõm dĩ, kõm fę.

lõ pēsũ yĩ bęyę sę rēm, sātę xũ  
l' bõr, ę dādõ lõ rwă pēs ăkõ, pĩskə  
nyũ nə y'ę ăkõ rəprĩ lę rēm.

12. Il donna au roi les trois  
cheveux d'or du diable, l'âne chargé  
d'or, ce qui réjouit (tout plein) fort  
le roi qui lui dit: « Mon gendre! »  
plus de dix (coups) fois à la minute.

Le lendemain, le roi qui n'était  
jamais content et qui n'en avait ja-  
mais assez, lui demanda (là) où il  
avait tout trouvé ces trésors.

— De l'autre côté d'une rivière,  
où vous pouvez aller en prendre tant  
que vous voudrez. Vous demanderez  
au passeur de vous passer l'eau et  
puis vous remplirez vos sacs.

Comme dit, comme fait.

Le passeur lui donna sa rame,  
sauta sur le bord, et dès lors le roi  
passe encore, puisque personne ne  
lui a encore repris la rame.

(M<sup>me</sup> Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXI. lę fõl dĩ tõ vęyə mũniə  
d' myękõ.

1. s'ētę ę y' ę bĩ lõtă, pĩskə lę  
fãn ălĩ ăkõ kăzĩ tõ ā sębę lõ sęmdĩ,  
ętxvālę xũ yõz-ękũvăt<sup>279</sup>).

ă sĩ tă ę y' ęvę ę myękõ ĩ mũniə  
kə rbęyę xũrmă pũ d' krõxõ<sup>280</sup>) kə  
d' fęręn.

lę djă vñęn sõ d'ętrə trõ rętrępę  
ă sõ mlĩ, vũ k' s' ętę djă dęz-ănę d'  
txĩtă<sup>281</sup>.

nyũ n' yĩ ălę pũ ā mlĩ.

ę n' sčętxę<sup>282</sup>) ră fęr d'ātr kə d'  
s'ă ălę.

2. lę fãn kə põyĩ djă fęr tõt sũæt

La fôle du tout vieux meunier<sup>a)</sup>  
de Miécourt.

(Patois de Miécourt.)

C'était il y a bien longtemps,  
puisque les femmes allaient encore  
presque toutes au sabbat le samedi,  
à cheval sur leurs petits balais.

En ce temps il y avait à Mié-  
court un meunier qui redonnait sûre-  
ment plus de son que de farine.

Les gens devinrent fatigués d'être  
trop (r)attrapés dans son moulin, vu  
que c'était déjà des années de dizette.

Personne n'y alla plus au moulin.

Il ne sut rien faire d'autre que  
de s'en aller.

2. Les femmes qui pouvaient déjà

a) Cf. GRIMM Nr. 27: Die Bremer Stadtmusikanten; J. BOLTE und G. POLIVKA, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen 1, 237 ff.

<sup>279</sup>) Le mot ordinaire est *ękũv* (*scopaceu*); nous avons ici le diminutif: *ękũvăt* (Cf. ci-dessous, § 6). — <sup>280</sup>) Le *krõxõ* (Allem. suisse *Krüs*) désigne le son, le résidu de la mouture du grain. — <sup>281</sup>) Le *txĩtă* (assimilation de *txĩ tă*, le cher temps) = la famine, la dizette. — <sup>282</sup>) Cette forme du passé défini *sčętxę* est inusitée. On dit d'habitude: *ĩ sčę*, *nõ sčęn*, *võ sčęt*, *ę sčęn*.

d'êfêr driā lō dō d'yōz-ān, s'ātādēn pō yī bēyīā dē *souvenirs*.

lē mērās yī bēyē ī būā, lē rsəvūz īn-ēn; ēn-ātr ī txī, ēn-ātr ī txē, ēn-ātr ī pū, ēn-ātr ēn bōr. lō vwālī k' s'ān-ālē kōtr kōtxāvō.

3.<sup>283</sup>) ā lē nō ē s' trōvē ā mwātā d'ī bō. ē vwāyē ēn mājō k' ētē bī xūr ēbītē. lē txēdēl ā l'wāl<sup>284</sup>) brōlē xū lē tāl; ē y' ēvē dī fūā, pisk'ē vwāyē lē finīer.

ēl ālē kōtr, mē kōm ē n' vwāyē nyū, ē s' mūzē tō kōtā k' s'ētē dē *voleurs*, lē mētr d' lē mājō.

ē bōtē sō būē ā l'ētāl, sōn-ēn ā lē grēdj, sō txī dō l'ētχūā<sup>285</sup>), sō txē dō l'ētr, sō pū ēmō lō tχūē<sup>286</sup>), sē bōr dē ī tχūvē d'av k' ētē dvē lē pūatx, ē pōē ē s' kūtχē.

4. ē s'ādromē x' bī k'ē n'ōyē p' lē *voleurs* kə, xū l'ūr d' lē mīānō, tχūdēn rātrē ē l'ōtā.

ēl ētī sēt ē pōē lō kăpītēn.

tχē ē vwāyēn k' kēkū dēvē ētr ātrē dē yōt mājō:

— vē vūer sō k'ē y'ē txīā nō, dyē ū ān-īn-ātr, ē pōē ē s' būsī<sup>287</sup>) l'ū l'ātr.

5. s' fōē lō kăpītēn k' dōxē ātrē. ē tχūdē ālē pār ī txērbōnā<sup>288</sup>) pō āfūā sē pīpē: lō txē lō grīpē<sup>289</sup>) ā lē fīdyūr.

faire toute sorte d'affaires derrière le dos de leurs maris, s'entendirent pour lui donner des souvenirs.

La maïresse lui donna un bœuf, la receveuse un âne; une autre un chien, une autre un chat, une autre un coq, une autre un canard. Le voici qui s'en alla contre Courchavon.

3. A la nuit, il se trouva au milieu d'un bois. Il vit une maison qui était, bien sûr, habitée. La (chandelle à l'huile) lampe brûlait sur la table; il y avait du feu, puisqu'il voyait la fumée.

Il alla contre, mais comme il ne vit personne, il (se) pensa tout de suite que c'était des voleurs, les maîtres de la maison.

Il mit son bœuf à l'écurie, son âne à la grange, son chien sous le devant-huis, son chat sous l'âtre, son coq en haut la cheminée, son canard dans un caveau d'eau qui était devant la porte, et puis il se coucha.

4. Il s'endormit si bien qu'il n'entendit pas les voleurs qui, sur l'heure de la minuit, pensèrent rentrer à la maison :

Ils étaient sept et puis le capitaine.

Quand ils virent que quelqu'un devait être entré :

— Va voir ce qu'il y a chez nous, dit un à un autre, et puis ils se poussaient l'un l'autre.

5. Ce fut le capitaine qui dut entrer. Il crut aller prendre une braise pour allumer sa pipée: le chat le griffa à la figure.

<sup>283</sup>) Ce récit reproduit dès ce moment la *Fôle du Vieux Cheval* (X, 5 à 7).

— <sup>284</sup>) Remarquer cette vieille expression si originale: *la chandelle à l'huile* = la lampe. — <sup>285</sup>) *L'ētχūā* ou *l'ōtχūā* est le mot ajoulot pour désigner le *devant-huis*; le Vâdais dit: *l'dvē-l'ō*. (*Arch. III*, p. 4, note 5). — <sup>286</sup>) Le *tχūē* ou *tūē* désigne la *cheminée* (Cf. le vieux frç. *tuel*.) — <sup>287</sup>) Cf. note 277 ci-dessus. — <sup>288</sup>) Cf. *Fôle II*, note 16, ci-dessus. — <sup>289</sup>) Le verbe *grīpē* ou *grēpē* = *griffer*; le subst. = lē *grīp* ou lē *grēp*. Pour le chat on dit plutôt: *lēz-ōyāt dī txē* (*ongle + dim*).



ĕ rāvvētĕ ĕmō lō tχūĕ: lō pū yī  
tχyĕ xū ĩn-ĕyā.

ĕ s'āfūĕ ā l'ĕtāl, lĕvū lō būā lō  
bōkĕ ĕ pō lō tūlĕ ā lĕ grĕdj, lĕvū  
l'ĕn lō rūĕ dā rvī dā rvĕ.

ā pēsē dō l'ĕtχūā, lō tχī lō mōrjĕ  
ĕ yī dĕxirĕ tō sĕ tχūlāt.

ĕ s' tχūđĕ vñī lĕvĕ đĕ lō tχūvĕ:  
lĕ bōr ĕxĕpĕ<sup>290</sup>) ĩ kō ĕvō sĕz-āl.

6. ĕ s' sāvĕ ĕ pōĕ ālĕ đīr ĕz-ātr:

— ālĕ yī ā sī sĕbĕ! y'ĕ tχūđīā  
pār ĩ tχĕrbōnā: ĕ y' ān-ĕ ũ k' m'ĕ  
fōtū đĕ kō d' tīr-brĕz.

y'ĕ rāvvētīā ĕmō lō tχūĕ: ĕ y'  
ān-ĕ ũ k' m'ĕ fōtū ĕn pārĕ d' mōtχīā  
xū ĩn-ĕyā.

ā l'ĕtāl ĩn-ātr ĕ ĕkmāsīā d' mē  
rvōdr.

ā lĕ grĕdj ĕ y' ān-ĕ ĩn-ātr kō m'  
fōtĕ đĕ kō d' mĕdj d'ĕkūv.

dō l'ĕtχūā, ĩn-ātr m'ĕ tō đĕvūārĕ.

y'ĕ tχūđīā m' lĕvĕ đĕ lō tχūvĕ  
d'āv: ĕ y' ĕvĕ ĕn dōb k' ĕbrāyĕ<sup>291</sup>)  
pĕ đđĕ; ĕl m'ĕ tō mōyīā... ālĕ yī  
vūār; mwā ĩ n'yī vĕ pū!

7. ĕ s'ān-ālĕn tō lĕ rōt đĕ ĩn-ātr  
bō pō yī dmōrĕ.

7. ĕ pōĕ vwālī kmā lō mūnīā d'  
myĕkō fōĕ mĕtr đĕ lĕ mājō đĕ voleurs,  
pō lĕ pū grōs djōā đĕ fān đī sĕbĕ.

Il regarda en haut la cheminée:  
le coq lui chia sur un œil.

Il s'encourut à l'étable, (là) où le  
bœuf le cossa et puis le lança (en)  
dans la grange, où l'âne le rua *de*  
*revient de reva*.

En passant sous le devant-huis,  
le chien le mordit et lui déchira toutes  
ces culottes.

Il se crut venir laver dans le cu-  
veau: le canard éclaboussa un coup  
avec ces ailes.

6. Il se sauva et puis il alla dire  
aux autres:

— Allez-y en ce sabbat! J'ai  
pensé prendre une braise: il y en a  
un qui m'a foutu des coups de tire-  
braise.

J'ai regardé en haut la cheminée:  
il y en a un qui m'a foutu une pel-  
letée de mortier sur un œil.

A l'écurie, un autre a commencé  
de me rouler.

Dans la grange, il y en a un autre  
qui me f... icha des coups de manche  
à balai.

Sous le devant-huis, un autre m'a  
tout dévoré.

J'ai cru me laver dans le cu-  
veau d'eau: il y avait une folle qui  
faisait la lessive par dedans; elle m'a  
tout mouillé... Allez-y voir; moi je  
n'y vais plus!

7. Ils s'en allèrent toute la troupe  
dans un autre bois pour y demeurer.

Et puis voilà comment le meunier  
de Miécourt fut maître dans la maison  
des voleurs, pour la plus grande joie  
des femmes du sabbat.

<sup>290</sup>) Cf. ci-dessus note 61. — <sup>291</sup>) Le mot *ĕbrāyīā* ou *ĕbrwāyīā* = *laver*  
(en frottant vigoureusement) *le linge qu'on a d'abord « coulé » à la lessive*.  
Après cela, le linge est *ĕtxĕpĕ* à la rivière, *rincé à grande eau et battu sur*  
*la planche appelée ĕtxĕpūr*. (Cf. ci-dessous XXII, 5, note 300). Voici donc  
les opérations de la lessive: d'abord on *ātχūv lĕ būā* = *on encuve la lessive*;  
puis le linge est *kūlĕ* = *coulé*, puis *ĕbrāyīā*, enfin *ĕtxĕpĕ*.

ã dĩ mēm k' tở sê djnāt x ãĩ tở  
lệ sēmđĩ fêr yō bõñã txiã lỏ ptễ  
mũniã . . . .

On dit même que toutes ces sor-  
cières allaient tous les samedis faire  
leurs beignets chez le petit meunier . . . .

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXII. fỏl dệ trã fluz<sup>292</sup>, ỏ bĩ  
d' lẻ txếs.

Fôle des trois fileuses, ou bien  
de la chance.

(Patois de Miécourt.)

1. s'ệtệ dẻ lỏ tã lẻvũ lẻ rện fẻzĩ  
yỏ mệnệđjỏ ẻ flĩ lỏ rệst dĩ tã ã kãr<sup>293</sup>  
dỏ l'ệtr.

1. C'était dans les temps où les  
reines faisaient leurs ménages et fi-  
laient le reste du temps au coin de l'âtre.

ẻ y' ãn-ẻvẻ ẻn k'ệtệ, kỏm lỏ dyẻ  
mẻ mĩmĩ, ỉ pỏ pãrãjũz. ẻl flẻ bĩ lẻ  
kỏrã<sup>294</sup>; mẻ lẻz-ẻtỏp, sỏlĩ n' yỉ ãlẻ  
p' dĩ tỏ. ẻl lẻ fzẻ ẻ rẻđũr pẻ sẻ sẻ-  
vãt dẻ ỉ grỏ dyệniỏ lẻvũ lỏ rwã n'ãlẻ  
djmẻ. ã lẻ mũã dĩ rwã, lỏ dyệniỏ  
ệtệ tỏ pyẻ.

Il y en avait une qui était, comme  
le disait ma grand'mère, un peu pares-  
seuse. Elle filait bien (les) la filasse;  
mais les étoupes, cela ne lui allait pas  
du tout. Elle les faisait (à réduire) ser-  
rer par ses servantes dans un grand  
grenier où le roi n'allait jamais. A la  
mort du roi, le grenier était tout plein.

2. ỉ bẻ djỏ ẻl dyẻ ã sỏ bủãb k'  
ệtệ dẻ l'ệđjỏ dỏ s' mẻryẻ: « sẻ-tỏ bĩ?  
lẻ djũn bẻxãt kỏ fẻlrẻ tỏ sẻz-ẻtỏp  
srẻ tẻ fãn, pỏ ẻtr ã mwẻ bĩ xũr k'  
t'ẻx ẻn bwện fãn d' mệnệđjỏ, ẻn  
bwện ỏvriỏr. » ẻ fẻ bĩ kỏtã.

2. Un beau jour, elle dit à son  
fils qui était dans l'âge de se marier:  
« Sais-tu bien? La jeune fille qui  
filera toutes ces étoupes sera ta femme,  
pour être au moins sûr que tu aies  
une bonne femme de ménage, une  
bonne ouvrière. » Il fut bien content.

3. ẻ y' ẻvẻ ẻn vãv<sup>295</sup> k' ẻvẻ dủỏ  
bẻxãt: ẻn k' n'ệtệ p' bẻl, mẻ bwện  
ỏvriỏr, kỏ n' sỏ yỏvẻ p' fỏ d' sẻ flãt,  
dĩ tã k' l'ãtr ệtệ ẻn bẻl bẻxãt, mẻ  
brãmã pãrãjũz ẻ pẻ kũryỏz; ẻl nỏ  
sẻvẻ đũriỏ ã lẻ flãt ỉ ptẻ kãr d'ũr sẻ  
rítẻ ã lẻ fnẻtr pỏ vủỏr sỏ kỏ s' pẻsẻ  
txũ lẻ txmĩ.

3. Il y avait une veuve qui avait  
deux filles: une qui n'était pas belle,  
mais bonne ouvrière, qui ne se levait  
pas (loin) de son rouet, (du temps  
que) pendant que l'autre était une  
belle fille, mais très paresseuse et  
puis curieuse; elle ne savait (durer)  
rester au rouet un petit quart d'heure  
sans courir à la fenêtre pour voir ce  
qui se passait sur les chemins.

<sup>292</sup>) Cf. le Conte de GRIMM Nr. 14: *Die drei Spinnerinnen*; J. BOLTE u. G. POLIVKA 1, 109 ff. — <sup>293</sup>) Ce mot *kãr*, que j'ai déjà relevé *Arch. IX*, p. 20, note 142 (*Paniers*) est encore employé de nos jours: *ỉ kãr* ou *ỉ kãrã* et désigne un *coin*, un *angle*, un *réduit*. — <sup>294</sup>) Le mot *lẻ kỏrã* désigne la filasse de première qualité, qu'on a soigneusement débarrassée des étoupes. La *twãl d' kỏrã* était renommée dans le temps. — <sup>295</sup>) La *vãv* (*vidua*) = la *veuve*; pour le *veuf*, le patois dit *ỉ vãvrẻ*. Je ne sais à quoi rattacher cette forme.

ël dyë ã sę mēr k'ël sә vlę äľę smōdr<sup>296</sup>) ã ľę rēn pō flę sęz-ētōp.

ľę mēr dyë ã l'ātr: « vę ęxbĩ; tә srō bĩ mwāyūә k' tę sčēr kә n' tĩ p' ã sę flāt. »

4. ę pętxęn ā pwę dĩ djō. ľę mēr yō swęťę bwęn txęs.

ľę rēn prәňę ľę pũ bęľ; ęľ yĩ pyęję mčә k' l'ātr.

ęľ ľę mnę đę lә dyәnīә ľęvũ ę y' ęvę ĩ mōsę đә flāt ľęvũ ęľ pōyę txwāzĩ stę k' yĩ ādrę ľō mčә.

ā bū dĩ djō, ęľ nә flę dyęr; ľō düziәm nō pũ; ľō trājiәm, ęľ sә bōťę ę pũәrę, ę pčә ęľ đęxādę<sup>297</sup>) ān-ęn fnętr pō vūә d' kę sã ęťę l'ōtā: ęľ djābyę<sup>298</sup>) d' sә sāvę.

5. tō d'ĩ kō, ęľ vwāyę vnĩ trā fān k' yĩ fzĩ đę sĩn dā lwę. ęľ yĩ dmčđęn sčә k' ęľ pũәrę; ęľ yō dyę.

ęn d' sę fān ęvę dĩ rüdjә pwă, ę pčә ęn ľęvr pũ grōs k'ęn ęľ<sup>299</sup>) đә tōtxę, k' yĩ pādę txũ l' mčtō.

l'ātr ęťę blōđāt, ęvō ĩ pũәs xĩ ľęrdjә k'ęn pāl đә fwę.

l'ātr ęťę nwārāt, ęvō ĩ pīә xĩ grō k'ĩ đō d'ętxępūr<sup>300</sup>)

6. ęľ ľę trōvę pčәt; ę yĩ fzĩ kāzĩ ę pāvũ. mę tχę ę yĩ ęn dĩ k' ęľ ęťĩ đę flüz, ęľ ľę fzę ę ātrę, ľę mnę ā

Elle dit à sa mère qu'elle se voulait aller offrir à la reine pour filer ses étoupes.

La mère dit à l'autre: « Va aussi; tu serais bien meilleure que ta sœur, qui ne tient pas à son rouet. »

4. Elles partirent au point du jour. La mère leur souhaita bonne chance.

La reine prit là plus belle; elle lui plaisait mieux que l'autre.

Elle la mena dans le grenier où il y avait un monceau de rouets où elle pouvait choisir celui qui lui irait le mieux.

Au bout du jour, elle ne fila guère; le deuxième non plus; le troisième elle se mit à pleurer, et puis elle descendit à une fenêtre pour voir de quel côté était [la] sa maison: elle projetait de se sauver.

5. Tout d'un coup elle vit venir trois femmes qui lui faisaient des signes de loin. Elles lui demandèrent ce qu'elle pleurait; elle (le) leur dit.

Une de ces femmes avait les cheveux rouges, et puis une lèvre plus grosse qu'un rebord de gâteau, qui lui pendait sur le menton.

L'autre était blonde(tte), avec un pouce si large qu'une pelle de four.

L'autre était noire(tte), avec un pied plus large qu'un dos de planche à battre le linge.

6. Elle les trouvait vilaines; elles lui faisaient presque peur; mais quand elles lui eurent dit qu'elles étaient

<sup>296</sup>) Le verbe *smōdr* (*submonere*), (part. passé: *smōjũ*), n'a pas le sens du vx. frç. *semondre*, mais signifie: *offrir*. — <sup>297</sup>) Elle *descendit* à une fenêtre d'un étage inférieur, le grenier n'ayant que des *tāglō* = *des lucarnes* auxquelles elle ne pouvait atteindre. — <sup>298</sup>) *djābyę* = *décider, projeter, délibérer*. *Pan.* 229 l'emploie dans le sens d'*inventer*. (Cf. *Arch.* VI, N° 130, p. 19, note 1). — <sup>299</sup>) Le mot *ęľ*, s. f. = litt. *ourle*, un *ourlet*; ici le *bord* extérieur du gâteau, qui est replié comme un ourlet; ce que le Vaudois appelle le *revon*. — <sup>300</sup>) *L'ętxępūr* = la planche, le banc sur lequel on rince et on bat le linge, et sur lequel on le met ensuite épurer.

dyənīə, lëvũ ęl ękmāsęn ę dōyīə<sup>301)</sup>  
ā tręvęyə.

ā bū d' ęt djö, tő lęz-ętöp fęc  
flę ān-ī pũ bę flę k'ān-ęcx pöyũ vüər.

7. ęl ęvę ī pō pāvũ pö lę vüər  
pętxĩ pöx k'ęl n'ęvę rā pö lę pęyīə;  
mę ę yĩ dyęn k'ęl n'ęvę p' fāt d' yō  
rā bęyīə pö yöt pwęn, k'ęl nā dęvę  
p' rębyę d' lęz ęvitę ā sę nās, s'ęl  
nā vlę p' pīadr sę txęs.

ęl yō prömęxę bĩ, ę pęc ę pęc-  
txęc fļ.

8. ęl älę lő lādmę vā lę ręc pö  
yĩ dir k' lęz-ętöp ęfĩ flę. lę ręc nā  
lő vөлę p' kręr. ęl tχüđę k'ęl ęcx  
fāyũ ā mwę vęc-ā pö flę tő sęz-ętöp

stę k' fęc ębābĩ, s' fęc lę.

mę tő d' męm, ęl yĩ dyę k' lę  
nās sā frĩ ā pũ tő.

ęl lę mnę vā sō būəb, k' fęc  
bĩnęyərũ d' lę vüər xĩ bęl, ę pęc k'  
n'ā rvāņę p' dī bę flę k'ęl fəzę.

9. tχę s' fęc ęrivę k'ę vlĩ fęr lę  
nās, lę djũən bęxāt dmędę ā djũən  
rwā d'ęvitę trā tχüzęn k'ęl ęvę.

ę fęc bĩ d'ękũə.

ęđō pö l'djö dę nās, ęl ęrivęc lę  
trā dę dę bęl kāręc tő ryũę d'ũə, ę  
pęc bĩ vęti, bĩ txāsīə.

mę tχę lő djũən rwā lę vwāyę,  
ę dyę ā sę djũən fān: « x' mōn-ām,  
tę pęrāt n' sō p' bęl! ę pęc k'ās ę

des fileuses, elle les fit (à) entrer,  
les mena au grenier où elles commen-  
cèrent à abattre du travail.

Au bout de huit jours, toutes les  
étoupes furent filées en (un) le plus  
beau fil qu'on eût pu voir.

7. Elle avait un peu peur pour  
les voir partir, parce qu'elle n'avait  
rien pour les payer; mais elles lui  
dirent qu'elle n'avait pas besoin de  
leur rien donner pour leur peine,  
qu'elle ne devait pas oublier de les  
inviter à ses noces, si elle ne voulait  
pas perdre sa chance.

Elle [le] leur promit bien, et puis  
elles partirent loin.

8. Elle alla le lendemain vers la  
reine pour lui dire que les étoupes  
étaient filées. La reine ne le voulut  
pas croire. Elle pensait qu'il eût fallu  
au moins vingt ans pour filer toutes  
ces étoupes.

Celle qui fut étonnée, ce fut  
elle.

Mais tout de même, elle lui dit  
que les noces se feraient au plus  
tôt.

Elle la mena vers son fils qui fut  
bien heureux de la voir si belle, et  
puis qui n'en revenait pas du beau  
fil qu'elle faisait.

9. Quand ce fut arrivé qu'ils vou-  
laient faire les noces, la jeune fille  
demanda au jeune roi d'inviter trois  
cousines qu'elle avait.

Il fut bien d'accord.

Donc le jour des noces, elles arri-  
vèrent les trois dans de beaux car-  
rosses tout brillants d'or, et puis bien  
vêtues, bien chaussées.

Mais quand le jeune roi les vit,  
il dit à la jeune femme: « Sur mon  
âme, tes parentes ne sont pas belles!

<sup>301)</sup> Le mot *dōyīə* = *battre, frapper*. Cf. *Pan. Ms. A.* vers 430: ę vļ  
*dōyə stā dęm*. — Ici *dōyīə ā tręvęyə* = litt.: *battre au travail*, c. à d. *abattre*  
*de la besogne*.

dir k'ě sě lę trā xī mā gūnē? <sup>302)</sup>

— dmēdā-yō, dyę lę djūn fān.

ę yō dmēdę.

10. stę k'ěvę lę grōs lęvr yī dyę  
k' s'ētę tē k'ěl ęvę mōyīā lę flę ā flę.

stę k'ěvę lę lęrdjā pūās yī dyę  
k' s'ētę tē k'ěl ęvę tōā <sup>303)</sup> lę flę ā flę.

stę k' ęvę ī pīā kōm ī dō d'ętxę-  
pūār yī dyę k' s'ētę tē ęl ęvę fę ālę  
lę rūā d' lę flāt ā flę.

tχē ēl-ęyę sōlī, ę vñę xī trębī k'ę  
dęfādę ā sę djūn fān dā n' pū flę  
djmę, pōx k'ěl ę pāvū k'ę vñęx dīx  
pōt kmā sę trā tχūzēn; ę pōē s'ā  
dā sōlī k' lę rēn n' flā pū.

mę mīmī k'ētę ā stō nās pō fęr  
lę byā tōtxę <sup>304)</sup> s'ī ęmūzę bī.

tχē ę n'ęn pū fāt dā lę, ę lę bōtęn  
txū lę pāl dī fwę, lę tūlęn djęk sī ę  
myękō, lęvū ęl s'ā ędjōkī <sup>305)</sup>.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

Et puis qu'est-ce à dire qu'elles sont  
les trois si mal arrangées? »

— Demande-(le) leur, dit la jeune  
femme.

Il [le] leur demanda.

10. Celle qui avait la grosse lèvre  
lui dit que c'était tant qu'elle avait  
mouillé le fil en filant.

Celle qui avait le large pouce lui  
dit que c'était tant qu'elle avait tordu  
le fil en filant.

Celle qui avait le pied comme un  
dos de planche à battre le linge lui  
dit que c'était tant elle avait fait aller  
la roue du rouet en filant.

Quand il entendit cela, il [de]vint  
si épouvanté qu'il défendit à la jeune  
femme de ne plus filer jamais, parce  
qu'il eut peur qu'elle [ne] [de]vint  
(ain)si vilaine (comme) que ses trois  
cousines; et puis c'est depuis cela  
que les reines ne filent plus.

Ma grand'mère qui était à cette  
noce pour faire les gâteaux de fête  
s'y amusa bien.

Quand ils n'eurent plus besoin  
d'elle, ils la mirent sur la pelle du  
four, la lançèrent jusqu'ici à Miécourt  
où elle s'est perchée.

<sup>302)</sup> Un *gūnē* est un *jupon*; *ętr mā gūnē* signifie d'abord *être mal enjuponné, mal vêtu, mal attifé*; puis, comme ici, *mal arrangé physiquement, par suite de défauts corporels trop apparents*. Il ne peut évidemment pas s'agir de *vêtements*, puisqu'on vient de nous dire qu'elles sont « *bien vêtues, bien chaussées*. » — <sup>303)</sup> On a les deux formes du part. passé: *tōā* et *tōrjū*, de l'infinitif *tōādr* (Cf. *mōādr*, part. passé: *mōā* et *mōrjū*. *Arch. III*, p. 267, note 3). <sup>304)</sup> Les *byā tōtxę* ou *twętxę*, litt.: *les blancs gâteaux*, sont ceux qu'on fait de *fine fleur de farine* à l'occasion des fêtes. Les *tōtxę* sont en général recouverts de *fręyūr* = *œufs battus mêlés de crème*. Les gâteaux de St-Martin sont des *byā tōtxę* (*torca + ellu*). — <sup>305)</sup> Le verbe *s'ędjōkī* = *se percher comme les oiseaux, les poules*. Ex.: *nō djręn sō ędjōkī*; *l' pū s'ā ędjōkī xū s'ębr* (Cf. le patois vaudois: *être à dzō*, même sens.). — C'est ainsi qu'on terminait cette fôle quand on la racontait à une noce.

XXIII. lē vwāyēdjū dō ptēt rēs<sup>306</sup>).

1. ī bē djō lō pū txiā l' mēr ę pōē lē djārēn txiā l'χēvīā<sup>307</sup>) s'ān-ālēn drīā lō krā mēdjīā dē nūx.

txē ęl-ōēn bī mēdjīā, lē djārēn dyē ā pū: « y'ēmṛō bī m'ān-ālē ā kārōēs!

— ętā, dyē lō pū, ī m'ā vē ā fēr ęn ęvō nō krōtx<sup>308</sup>) dō nūx. »

txē ęl fē prāt, lē djārēn mōtē ddē ę pōē dyē ā pū d' fēr lō txvā.

— mwā, ętr lō txvā! mwā, lō pū dī mēr! tō rbōl!<sup>309</sup>) ā dē nyā! ī vōē bī ętr *cocher*, mē p' lō txvā!

2. vwāsī k' lē bōr dī mūnīā sō prōmnē pē lī, ę pōē ę s' mōkē d'yō.

mē lō pū l'ęmyālē tē k'ęl sō lēxē ābōrlē; ę pōē ęprē lō pū lē lāsē ā gālō.

txē ę fōēn ā lērdjā, ę trōvęn ęn ędyōyō ę pōē ęn ępīdyō k' yō dmēdēn ę mōtē.

lē djārēn dyē ā pū: « prā lē, s'ā dē xī mēgrā djā! »

3. vwāsī k' lē nō vñē, ę pōē ęprē k'ęl ęēn bī rītē, ęl ęrīvęn dē ī kābārē.

lō kābārtiā, k' ętē īn-ōrdyōyū, nō lē vlē p' kūtxiā.

lō pū y prōmēxē l'ūā d' lē djārēn, ę pōē lē bōr k' y ā frē ũ tō lē djō.

Les voyageurs de petite race.  
(Patois de Miécourt.)

Un beau jour le coq chez le maire et puis la poule chez le sacristain s'en allèrent derrière le Crêt manger des noix.

Quand ils eurent bien mangé, la poule dit au coq: « J'aimerais bien m'en aller en carrosse!

— Attends, dit le coq, je m'en vais en faire un avec nos coquilles de noix. »

Quand il fut prêt, la poule monta dedans et puis dit au coq de faire le cheval:

— Moi, être le cheval! Moi, le coq du maire! Tu perds la tête! Ah! parbleu non! Je veux bien être cocher, mais pas le cheval!

2. Voici que le canard du meunier se promenait par là, et puis il se moqua d'eux.

Mais le coq le flatta tant qu'il se laissa atteler; et puis après le coq le lança au galop.

Quand ils furent au large, ils trouvèrent une aiguille et puis une épingle qui leur demandèrent à monter.

La poule dit au coq: « Prends-les, c'est des si maigres gens! »

3. Voici que la nuit vint, et puis après qu'ils eurent bien couru, ils arrivèrent dans un cabaret.

Le cabaretier, qui était un orgueilleux, ne les voulait pas coucher.

Le coq promit l'œuf de la poule, et puis le canard qui lui en ferait un tous les jours.

<sup>306</sup>) Cf. le Conte de GRIMM N° 10: *Das Lumpengesindel*; vgl. J. BOLTE u. G. POLIVKA 1, 75 ff. — <sup>307</sup>) Le χēvīā (Aj.) ou xēvīā (Vd) est le *clavier* (*clavariu*), ou margailler. — <sup>308</sup>) C'est le mot habituel pour les *coquilles de noix*. — <sup>309</sup>) Littéralement: *tu reboules*. Le mot *rbōlē* signifie: *redresser les quilles*, « *requiller* »; mais je ne l'ai jamais encore rencontré dans le sens de « *perdre la tête* », quoiqu'on dise familièrement: *t' pīā lē bōl* = *tu perds la boule!*

ĕ lĕ fĕrĕ dĕ lĕ pāküz<sup>310</sup> ā lō d'  
lĕ tχĕjĕn; mĕ lĕ bĕr vlĕ kŭtxĭō dvĕ  
l'ōtā, vā lĕ mājnat ā txĭ.

4. ā lĕ pwĕt dĭ djĕ, lĕ pŭ rĕvwāyĕ  
lĕ djĕrĕn. ĕ mĕdjĕn l'ŭā, ĕ pĕ txĕpĕn  
lĕ krĕtx ā twĕnā.

ĕl āpitχĕn l'ĕpdĭyā dĕ ĭ pānmĕ<sup>311</sup>),  
ĕ pĕ l'ĕdyĕyā dĕ l'fĕtĕyā dĭ kābārtĭō,  
ĕ pĕ ĕ s' sāvĕn ĕvĕ lĕ bĕr k' lĕ  
vwāyĕ pĕsĕ.

5. lĕ servāt s' yĕv pĕ fĕr lĕ dĕ-  
djŭnō; ĕl nā sĕvĕ fĕr dā fŭā. lĕ mĕtr  
vĕnĕ ā pĕsĕ; ĕ sĕrĕ sĕ mĕ txŭ sĭ  
pānmĕ, ĕ pĕ ĕ s'ĕgrĕfĭnĕ tĕ lĕ mĕ;  
ĕ sĕnĕ kĕm ĭ būā.

ĕ s' lĕxĕ txwā txŭ sō fĕtĕyā, mĕ  
ĕ s' ryĕvĕ ā pŭ vĭt: l'ĕdyĕyā s'ĕtĕ  
pyĕtĕ ātrā pĕ k'ā sĕ fĭdyŭr.

ĕ dāvĭzĕ<sup>312</sup>) k' s'ĕtĕ lĕ pŭ k' ĕvĕ  
djŭā sĕ tĕ lĭ, tχĕ lĕ sĕrvāt vĕnĕ y  
dĭr k' tĕ sĕ vwāyĕdjŭ dā ptĕt rĕs  
ĕtĭ pĕtxĭ.

ĕ djŭrĕ dālĭ kō dā stā sŭātx lĭ, ĕ  
n'ā vlĕ pŭ djmĕ pār pĕ lĕdjĭā.

Il les fourra dans la buanderie à  
côté de la cuisine; mais le canard  
voulut coucher devant la maison,  
vers la maisonnette du chien.

4. A la pointe du jour, le coq  
réveilla la poule. Ils mangèrent l'œuf,  
et puis jetèrent les coquilles au four-  
neau.

Ils plantèrent l'épingle dans un  
essuie-main, et puis l'aiguille dans le  
fauteuil du cabaretier et puis ils se  
sauvèrent avec le canard qui les vit  
passer.

5. La servante se lève pour faire  
le déjeuner; elle ne savait faire de  
feu. Le maître vint à passer; il serra  
sa main sur cet essuie-main, et puis  
il s'égratigna toute la main; il sai-  
gnait comme un bœuf.

Il se laissa choir sur son fauteuil,  
mais il se releva au plus vite: l'aiguille  
s'était plantée autre part qu'à la figure.

Il devina que c'était le coq qui  
avait joué ces tours-là, quand la ser-  
vante vint lui dire que tous ces voya-  
geurs de petite race étaient partis.

Il jura alors que de cette sorte-là,  
il n'en voulait plus jamais prendre  
pour loger.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt).

<sup>310</sup>) La *pāküz* (All. *Backhaus*) est la *buanderie*, qui renfermait parfois aussi le *four*. Mais dans bien des maisons, le four se trouvait à la cuisine. — Dans le vieux temps, on mettait, à la *pāküz*, des planches sur lesquelles les poules allaient se percher en hiver, pour être au chaud. — <sup>311</sup>) Comme dans les autres patois romands, l'*essuie-main* se dit: *pānmĕ*. Le verbe *pānĕ* (*pan-nare*) = *essayer, torcher*. — <sup>312</sup>) Le verbe *dāvĭzĕ* signifie non pas *deviser, parler* (*djāzĕ*), mais *deviner*.